**Dans un livre très solidement étayé par des références pertinentes et par des analyses incisives, Jean-Pierre Castel, philosophe autodidacte et historien des monothéismes, nous propose une critique radicale de la dérive dogmatique qui a marqué l’histoire du christianisme et qui correspond au glissement injustifié – selon lui- d’un régime de vérité que l’on pourrait qualifier d’existentiel à un régime de vérité d’ordre prétendument rationnel.**

**D’EMETH A ALETHEIA. Un développement homogène ou un glissement funeste ?**

**Autour d’un livre récent : Jean-Pierre CASTEL, La mal nommée vérité du christianisme. D’émeth à alètheia. Presses Universitaires de Louvain, Empreintes philosophiques, 2025.**

« Qu’est-ce que la vérité ? ». L’interrogation de Ponce Pilate ne cesse de retentir au fil des siècles et revêt aussi, sans doute, une singulière actualité, peut-être. Au-delà de querelles philosophiques, quelque peu byzantines, la question de fond qui interpelle les consciences, et aussi les religions, est double : celle de la nature et du statut de la vérité.

Jean-Pierre Castel, dans un ouvrage récent, particulièrement riche de références, érudites et fort pertinentes, dignes d’un Pic de la Mirandole à l’ère du numérique, nous offre une contribution précieuse centrée sur une thèse principale : celle d’un glissement funeste de l’idée biblique et originelle de vérité à celle d’un dogmatisme où règne un magistère, maître de vérité, qui revendique le privilège de l’énoncer de façon universelle. De l’humilité évangile à la puissance constantinienne, quelle est l’étendue exacte de la rupture ? Le poète Sully Prudhomme (1839-1907) posait déjà la question en ces termes : « comment ce qui est si compliqué a-t-il pu sortir de ce qui est si simple ? »[[1]](#footnote-2). Peut-on véritablement découvrir une réelle continuité, celle par exemple d’un développement légitime et homogène[[2]](#footnote-3), entre des discours et des postures dont la différence sinon la divergence sautent aux yeux ? Et ce d’autant plus que la philosophie est traversée, au-delà, et indépendamment même d’une perspective théologique, par cette interrogation de fond et ce soupçon un peu tous azimuts. La pensée des hommes ne connaîtrait pas seulement des tournants mais des ruptures de sorte que ce qui a pu être dit à une époque, correspondant à une épistémè, à savoir à un âge de la pensée et à une strate du savoir et des énoncés doctrinaux, n’a rien à voir ou si peu avec ce qui relève d’une autre épistémè malgré d’éventuelles ressemblances apparentes[[3]](#footnote-4). Quand le contexte change, tout changerait. Notons au passage qu’une telle remise en cause d’une continuité intellectuelle ne met pas seulement en cause une continuité dogmatique, mais également la prétention du rationalisme qui se fonde au moins sur l’idée d’une raison identifiable et pérenne. Plus simplement, et de façon plus spécifique, Castel s’interroge sur la légitimité pour le moins problématique du passage d’une vérité qui exprime la confiance subjective à une prétention d’énoncer une vérité absolue et définitive. Quel étonnant contraste pourtant entre une vérité d’ordre existentiel, traduisant à sa façon la confiance et la fiabilité à une volonté de formuler un savoir fondé et justifié, prouvé et argumenté, qui supporte des théories et valide des énoncés d’ordre objectif.

La portée originelle d’un mot qui relève surtout d’une attitude du cœur aurait connu une surdétermination illégitime, aux yeux de Castel. Non seulement une extrapolation qui s’inscrirait dans le mouvement même, en quelque sorte spontané, de l’appropriation d’un héritage donné et d’explicitation réflexive de l’expérience chrétienne, certes première, comme le veut exemple un théologien tel Charles Wackenheim[[4]](#footnote-5). Mais véritablement une sorte de trahison suite au prurit d’asseoir domination et contrôle des esprits, en réponse aussi à l’angoisse que suscite l’incertitude.

A l’évidence, Castel entend prendre le contre-pied de la pensée de Joseph Ratzinger d’une légitimité d’un principe historique d’une religion qui ne se limite plus aux anticipations du « *muthos* », mais coïncide avec le « *logos*», déjà exprimée alors par celui qui était alors un jeune théologien allemand[[5]](#footnote-6). Selon Castel, il faudrait identifier une dérive fondamentale, un malentendu, ou même une forme d’escroquerie intellectuelle, consciente ou non, qui nous ferait en quelque sorte prendre des vessies pour des lanternes. Comme l’annonce d’emblée notre ami, il s’agirait, ni plus ni moins, d’une imposture, celle qui confondrait la vérité « fiduciaire » et la vérité « rationnelle » alors que, pour Castel, « ces deux notions s’opposent radicalement sur ce qui assure leur crédibilité, l’autorité et la confiance pour l’une, la vérification pour l’autre » (p. 17). Surtout, la première ne peut pas être considérée comme une vérité absolue mais ne peut valoir en définitive que pour ceux qui y adhèrent. La seconde, en revanche, vaut indépendamment de l’adhésion ou non, car telle n’est pas la question. Une vérité « rationnelle » demeure vraie même si elle n’est pas reconnue comme telle par le plus grand nombre. Une autonomie absolue séparerait les deux types de vérité.

Dans la ligne de Karl Popper[[6]](#footnote-7), on pourrait dire que la vérité fiduciaire n’est pas véritablement réfutable, à savoir que sa réfutation est impossible. D’ailleurs, de toute façon, elle ne parviendra pas à convaincre une personne qui croit en quelque chose pour des raisons plus subjectives qu’objectives, comme l’amoureux qui interprétera toujours en son sens les moindres signes de celle dont il espère qu’elle l’aimera en retour. Le contraire de la vérité fiduciaire serait plutôt la tromperie. Du reste, on peut sans doute vouloir tromper, c’est-à-dire se situer dans une posture contradictoire avec le régime de la vérité fiduciaire tout en disant …quelque chose qui soit objectivement vrai en soi mais sans qu’on le sache. On peut aussi énoncer la vérité par hasard. En tout cas, la vérité rationnelle renvoie à la cohérence logique ou à ce qui relève d’un fait avéré et constaté.

Un autre critère de distinction entre les deux types de vérité nous semble particulièrement intéressant, y compris au-delà peut-être du contexte argumentatif dans lequel l’énonce Castel : « le locuteur de la première est extérieur à la communauté des auditeurs ou jouit à l’intérieur de celle-ci d’un statut particulier qui le place en position d’autorité, tandis que le locuteur de la seconde se trouve dans une position d’égalité par rapport à ses auditeurs qui ont la responsabilité de vérifier ses paroles » (p. 19).

Nous reviendrons sur ce point que Castel aurait dû davantage développer peut-être et qui constitue éventuellement une voie de dépassement de la problématique. Ce qui se joue derrière la vérité dite fiduciaire est sans doute une vérité autoritaire qui servirait en fait surtout à conforter un pouvoir. Il s’agirait là – qui sait ? - d’une clé de lecture pour comprendre l’histoire de l’Eglise[[7]](#footnote-8) traversée par ce que Foucault aurait appelé des « effets de pouvoir ».

Mais n’anticipons pas. Revenons pour l’heure à la thèse de Castel qu’il formule lui-même de façon très claire en ces termes, celle de l’« irréductibilité des régimes de vérité », qui constituent nous semble-t-il le noyau du livre (cf. pp. 223-236). Pour Castel, il y a lieu de reconnaître une véritable rupture entre la vérité philosophique et la vérité religieuse, entre la raison et la foi. Son livre se présente aussi comme un ouvrage de combat : il entend justement dénoncer une position concordiste qu’il pense pouvoir trouver chez le Père Serge-Thomas Bonino et qui s’exprime ainsi : « entre la philosophie et la foi chrétienne, Saint Thomas est convaincu qu’il y a non seulement compatibilité, c’est-à-dire non contradiction, mais aussi et surtout continuité, les ra isons préparant de quelque manière le terrain à la foi et la foi assumant et purifiant les justes intuitions des divers traditions philosophiques. Toute vérité a vocation à être recueillie dans cette participation à la science même de Dieu qui est la théologie »[[8]](#footnote-9)

Pour Castel, en revanche, il existe une antinomie absolue entre les deux régimes de vérité. Une irréductibilité totale. Pour lui, toute tentative ou tentation de synthèse entre vérité fiduciaire et vérité rationnelle relèverait en vérité du non-sens. Il est vrai que les limites d’une certaine synthèse entre métaphysique et foi ont déjà été posées au XXe siècle par de grands philosophes et théologiens, parfois non sans passion comme dans le cas de Lucien Laberthonnière[[9]](#footnote-10). Henri Bouillard, par exemple, met en lumière une certaine dichotomie entre la pensée grecque, en particulier de type aristotélicien, et l’inspiration biblique que l’on tente pourtant d’associer l’une à l’autre dans la synthèse thomiste. Il parle volontiers de planchers mal joints que l’on ne peut en réalité parvenir à ajuster. Bouillard[[10]](#footnote-11) lance donc un appel à la théologie à s’enraciner dans ses sources scripturaires et patristiques. Traçant ainsi une ligne de programme. Du reste, Castel, et c’est l’un de ses mérites dans cet ouvrage, se montre sensible à la querelle dite de la « Nouvelle Théologie » (pp. 263-267) au temps de Pie XII[[11]](#footnote-12), posant certes l’historicisme contre l’ontologie, sans voir peut-être combien, justement, le projet qu’il évoque constitue une voie de dépassement de l’antinomie irréductible qu’il défend.

Pour Castel, l’antinomie entre ce qu’il appelle deux régimes de vérité est absolue. Il s’inspire à cet égard des puissantes recherches de Marcel Detienne dans un livre qui reste une grande référence, « les maîtres de vérité »[[12]](#footnote-13) où il oppose deux conceptions de la vérité, suite à un passage (déjà) entre deux régimes de vérité, le tournant parménidien qui se caractérise par « une mutation affectant à la fois les critères de la vérité et la netteté de la différence entre le vrai et le faux » (p. 8). Comme le résume de façon tout-à-fait pertinente l’excellent Jean-Pierre Castel : « en tant que critère de vérité, l’autorité cédait la place à une procédure de validation rationnelle par des tiers : pour être qualifié de vrai, un discours ne devait plus seulement être digne de confiance mais débattu et vérifié (ibid.). Ce qu’il dénonce en revanche dans le présent ouvrage, comme nous l’avons dit plus haut, c’est un autre passage, en quelque sorte inverse, qui fait machine arrière et reviendrait plutôt à une forme de retour à une vérité d’autorité. Du point de vue historique, le parallélisme inversé entre les deux évolutions est brillamment creusé par Castel. Et nous ne contestons pas l’essentiel de sa thèse à cet égard. Ce qui est en débat dans cette recension est plutôt l’antagonisme irréductible entre deux régimes de vérité et l’impossibilité absolue de les articuler – ce qui ne veut pas dire les confondre. L’un étant en quelque sorte non seulement irréductiblement différent mais encore exclusif de l’autre.

Jean-Pierre Castel définit le régime de vérité comme un « régime d’énonciation et de validation de la vérité » (p. 223). La formulation se trouve sous la plume de Michel Foucault. : « chaque société a son régime de vérité, sa « politique générale » de la vérité ; c’est-à-dire les types de discours qu’elle accueille et fait fonctionner comme vrais »[[13]](#footnote-14). Un peu dans le même sens, mais certainement dans un autre filiation intellectuelle, Bernard Piettre résume : « ce qu’un Ludwig Wittgenstein peut et veut aussi nous apprendre au sujet de la vérité n’a de sens qu’à l’intérieur d’une pratique dont la règle du jeu détermine la condition de possibilité de sa vérité »[[14]](#footnote-15).

Cette prise de conscience conduit à l’évidence d’une remise en cause de l’ambition de construire de vastes synthèses d’ensemble. Comme le relève Jean Ladrière : « la reconnaissance de la pluralité des dimensions de l’esprit paraît être un acquis sur lequel il n’y a pas lieu de revenir. Il faut d’interroger sur ce qu’il signifie mais sans tenter de le réduire, par exemple en essayant de construire de vastes synthèses couvrant tout le champ de la connaissance au prix de généralisations excessives qui ne sont plus que des cadres purement formels, dépourvus de force élucidante »[[15]](#footnote-16) La question n’en demeure pas moins de savoir si, lors même qu’une réconciliation hâtive sous la forme d’un système achevé demeure impossible, elle ne peut pas constituer pourtant une sorte d’horizon eschatologique [[16]](#footnote-17), sur fond duquel se dessine une convergence, certes inachevée et inchoative, mais réelle, justifiant de « tenir ensemble », sans les confondre, deux régimes de vérité. C’est précisément ce que conteste Castel. Contestation qui est la pointe tranchante de sa thèse. Et c’est précisément là où nous sommes en désaccord. Les citations qu’il invoque un peu en enfilade ne confortent pas véritablement ce qu’il soutient de façon abrupte[[17]](#footnote-18) et ne font, nous semble-t-il, que renforcer ce que ne nous semble pas en question, à savoir l’irréductible différences des régimes de vérité, laquelle n’implique pas de soi l’impossibilité absolue d’envisager une possible convergence ultime,*in fine* en quelque sorte, même s’il faut se défier de toute confusion et de toute récupération.

Sur ce point, Castel nous semble opérer là un glissement. Il ne s’agit cependant pas de résorber un des régimes de vérité dans l’autre. Ni de les confondre mais de dire d’une part qu’ils ne s’opposent pas absolument de même que deux chemins de randonnée ne se confondent certes pas mais peuvent conduire chacun à un sommet (ou pas d’ailleurs). A cet égard, Castel nous semble poser au départ ce qui est justement en question.

Sans aucun doute, l’argumentation de Castel porte bien – et fort opportunément – contre certaines formes existantes ou envisageables d’une apologétique qui tenterait de prouver la vérité de la foi en oubliant que cela relève d’un autre ordre comme disait Pascal. Mais elle peut également s’opposer à des critiques rationalistes de la foi qui commettent la même confusion. Sans aucun doute, faut-il se garder de toute forme de concordisme. Par exemple celui qui consisterait à s’appuyer sur le big bang pour parvenir à un Dieu créateur ou encore à tenter de prouver la résurrection du Christ à partir des études sur le suaire de Turin. Pour autant, la critique de Castel ne nous parait pas discréditer ou invalider totalement l’idée de signes de crédibilité à savoir d’arguments rationnels qui ne prouvent rien mais constitueraient des indices non absolument concluants et démonstratifs, certes, mais qui peuvent au moins donner à penser. Lors même que le sens que l’on donne à sa vie tient davantage d’une dimension existentielle que d’arguments d’ordre rationnel.

Rappelons-le à nouveau, ce n’est pas l’intention première de Castel qui nous semble discutable, à savoir retracer l’histoire d’un glissement dont les tenants et les aboutissants appellent en effet une reconstitution historique aussi brillante que celle qu’il a déployé et une critique de fond. Ce qui est plus contestable sous sa plume c’est une généralisation et une systématisation englobant dans une même réprobation théologique toute volonté d’associer deux régimes de vérité même sans les confondre, ni les instrumentaliser. Une même réalité vivante peut en effet être abordée de différents points de vue et dans des états d’esprit et des modes de penser divers. Par exemple, l’amoureux peut très bien glisser sous la même affirmation selon laquelle « l’être aimé arrivera » aussi bien un constat effectif qu’une marque de confiance ! L’un – heureusement – n’exclut pas l’autre, mais bien entendu les deux signifiants restent irréductiblement différents en eux-mêmes. Si j’espère la venue d’un être aimé, cela n’empêche pas qu’elle puisse en effet bel et bien advenir…ou ne pas advenir. Les régimes de vérité ne sauraient en effet se confondre mais peuvent se référer à une réalité abordée de façon différente. Pour revenir à notre exemple, en étant attendue et espérée, dans un acte de confiance. Mais peut-être aussi pour s’imposer ensuite comme un fait. Y compris comme le fait de sa non-réalisation. A l’évidence, la venue d’un être aimé donne du sens à notre vie mais dans une relation d’amitié et d’amour il y a aussi ce qui relève d’un factuel objectif, par exemple qu’un rendez-vous soit de fait honoré. Cela est vrai aussi si l’on admet – même de façon seulement hypothétique - que la foi n’est pas une pure construction mentale mais peut-être adhésion à une réalité extérieure. En d’autres termes, le caractère irréductible et l’antagonisme irréductible ne valent que pour le régime de vérité lui-même mais pas ce qu’il vise.

Il n’est donc pas incohérent d’aborder une même réalité sous l’angle d’une vérité fiduciaire et sous celui d’une vérité rationnelle. Il est vrai cependant que lorsqu’il s’agit d’un mystère, la plénitude de la vérification, si l’on ose dire, n’est pas du même ordre non plus, faute de pouvoir se réaliser présentement, nous renvoyant à cet horizon eschatologique déjà évoqué.

Nous ne pouvons donc – en toute amitié – que contester le point névralgique de la thèse avancée. De même que l’excellent Jean-Pierre Castel ne nous a pas totalement convaincu en défendant dans un ouvrage précédent de la systématisation de la violence monothéiste[[18]](#footnote-19). Certes, il y bien un lien entre le *« monos* » exclusif et la tentation d’imposer cette vérité unique à tous par la violence. Pourtant, une généralisation qui ne tiendrait pas compte d’autres ressorts de la violence, ou de la diversité des monothéismes, ou encore du caractère composite de chacun, ne nous convaincra pas, même si la thèse défendue est certainement en partie vraie mais n’épuise pas une interrogation et ne doit pas occulter l’ensemble des facteurs en cause. Ajoutons d’emblée : cette distance prise ne doit pas nous empêcher, au contraire, de dire tout le bien que ce livre mérite. D’abord par l’ampleur des recherches et de la documentation, par l’érudition tranquille, par la pertinence de remarques qui pourraient chacune déboucher sur un article, par l’inlassable et obsédante relance du questionnement. L’essentiel de la démonstration – hormis la systématisation – nous semble indiscutable et salubre. La critique au scalpel parfois esquissée vise juste et permet d’avancer.

Qui plus est, il est possible qu’une certaine rigidification de la position soit surtout de méthode, au service d’une clarification des enjeux. En réalité, Castel entend surtout des abus de langage qui instrumentalisent le terme vérité, avec une appropriation indue d’une portée universelle et absolument définitive, en particulier pour exercer un pouvoir sur les consciences. Si tel est le cas, on peut alors accepter la position qu’il déroule dans la mesure où il n’exclut pas véritablement que différents régimes puissent converger. Qui plus, son livre est une thèse sur un point précis malgré tout et non un essai global de philosophie.

Au fil des années, l’Eglise en est venue à l’affirmation d’un droit à la liberté religieuse, en approfondissant la nature même de la vérité, qui ne saurait être imposée par la contrainte, mais proposée à une liberté. En fait, pour les théologiens, la liberté religieuse découle de ce qu’est l’acte de foi comme tel qui ne saurait être contraint. Ce point aurait peut-être mérité d’être développé par Castel, et nuance la dichotomie établie par lui. La déclaration « DignitatisHumanae » du Concile Vatican II constitue donc un grand tournant, d’une importance à saluer[[19]](#footnote-20). Et les intégristes ne s’y sont pas trompés puisqu’ils la rejettent. En même temps, s’il y a bien une correction, d’une certaine façon, de l’idée de vérité, amenée par la thèse conciliaire de la liberté religieuse, en ce sens que la vérité ne doit pas être imposée mais librement possible, pour autant, la vérité doctrinale continue d’être, en effet, investie d’une portée de savoir absolu. A cet égard, la résipiscence exprimée en février 2000 par le cardinal Angelo Sodano, alors Secrétaire d’Etat de Jean-Paul II, au sujet de l’exécution de Giordano Bruno en 1600 trouve sa limite. Le cardinal a critiqué le fait d’imposer la vérité par la force et de la châtier avec violence, mais il estime, malgré tout, que, sur le fond, du point de vue doctrinal, Bruno méritait d’être condamné, même si ce n’est pas de la façon dont il l’a été naturellement. En d’autres termes, et ce point est essentiel en effet, nous sommes bien là en présence d’une conception dogmatiste de la vérité, telle que la pointe Castel. Et que tente de valoriser aussi, par exemple, le cardinal Gerhardt Müller, contre les ouvertures pastorales du Pape François, par exemple. Cet aspect n’est pas négligeable dans les tensions qui travaillent aujourd’hui le catholicisme (et nous écrivons au moment où s’ouvre un Conclave, riche aussi d’enjeux de fond).

Nous aimerions ajouter que cet ouvrage si touffu et, à bien des titres, si juste, nous invite à éviter bien des raccourcis fallacieux et des extrapolations et à penser un peu trop vite démontrer de façon péremptoire ce qui relève d’un autre ordre. Nous ne saurions cependant trop souligner combien la perspective du livre de Castel constitue une mise en garde contre toute absolutisation de façon indue d’une vérité partielle ou d’une conviction intime. Se garder toujours de jugements péremptoires, en réalité dictés par la passion, ou par un effet de vérité qui peut, en effet, être illusoire ou en partie déformant. Le contraire d’une vérité n’est peut-être pas tant une erreur qu’une autre vérité complémentaire, même si nous avons pour l’instant du mal à tenir ensemble les deux bouts de la chaîne. Comme le met justement en relief un théologien de l’étoffe de Claude Geffré : « le christianisme se livre au risque de l’interprétation »[[20]](#footnote-21). Nous dirions que toute vérité importante …s’incarne ! Ne se livre pas dans une abstraction qui la sclérose mais dans la chair de notre humanité et d’une époque de l’histoire. La vérité ne tombe pas du ciel tel un aérolithe. Elle émerge ! Et l’absolu lui-même se donne peut-être dans et par ce qui demeure contingent et relatif, sans pour autant se laisser absorber au point de se dissoudre. Nous voici donc invités à renoncer au mirage d’une immédiateté sans délai d’un énoncé absolument vrai qui favorise la tentation d’un intégrisme ou d’un intégralisme de mauvais aloi, peut-être non seulement irrespectueux des autres eux-mêmes, mais encore de …la vérité – et oui ! – défendue alors sur fond d’une vision appauvrie de sa richesse oubliée. Il nous semble, du reste, que dans un prochain ouvrage, ce bénédictin de la raison qu’est Jean-Pierre Castel pourrait s’intéresser aux tentatives de dépasser et de surmonter une aporie irréductible au sujet de la vérité. Pour accepter l’idée que la vérité puisse être paradoxale et même oxymorique comme le pensait Kierkegaard. L’absolu se communiquerait dans le relatif et l’intemporel prendrait le visage de l’histoire. D’une certaine façon, les lignes de force se déplacent souvent et les frontières des grandes options de fond se présentent comme plus poreuses qu’on ne serait tenté de la penser[[21]](#footnote-22).

La transmission n’a rien du psittacisme. La cohérence du christianisme se formerait au fil même du processus vivant au travers duquel il se communique, sans pour autant renoncer à nous conduire au-delà, mais au travers même de la façon dont les hommes le perçoivent et lui donnent un visage et des contours liés. La médiologie de Régis Debray[[22]](#footnote-23), de laquelle Castel est familier, montre bien comment le contenu même, d’une certaine façon, se donne dans et par le processus de sa transmission, dans un contexte précis. Maurice Sachot[[23]](#footnote-24), par exemple, a ainsi étudié les voies par lesquelles le christianisme s’est transmis et par là constitué. Voies de son émergence, de sa reconnaissance et de son succès. La recherche la plus audacieuse se poursuit. Quant aux grands défenseurs d’une vérité religieuse ou autre, on comprend qu’ils ne peuvent ni ne veuillent se mettre à la remorque d’une pure attitude d’attentisme ou d’agnosticisme – en mettant par exemple entre parenthèses, fussent-elles respectueuses – les interrogations fondamentales. Néanmoins, selon l’expression intéressante et dynamique de l’ancien archevêque de Strasbourg, Mgr Joseph Doré[[24]](#footnote-25), la théologie peut-être à la fois, même si c’est au prix quelquefois d’une certaine tension, « critique et confessante » et « confessante et critique ». Sans refuser de rien sacrifier. Dans un très beau libre, Gabriel Ringlet[[25]](#footnote-26) raconte la conversion d’un intégriste qui n’est pas moins attaché lorsqu’il cesse de s’accrocher à elle comme à une bouée de sauvetage, qui plus est pour assommer les autres avec. Il découvre alors un autre visage de la vérité, qui est la vérité même. Une vérité qui est visage, justement.

En conclusion, nous aimerions complimenter Castel pour quelques pages très appréciables sous le titre : « sens, sagesse ou chemin de vérité ». Avec un peu de malice, j’aimerais lui conseiller d’en faire le titre d’un prochain livre qui complèterait opportunément ce que le présent ouvrage présente de remarquable mais aussi de trop systématique dans l’opposition concrète des deux régimes. Qu’ils le soient, abstraitement, en soi, peut-être et même sans doute nous le concéderions volontiers. Mais l’histoire des doctrines et des mentalités n’est-elle pas aussi et d’abord celle des …personnes qui, pour leur part, ne sont pas forcément en quête d’un constitutif formel ou d’une cohérence tranchée, mais s’inscrivent un peu dans l’une ou l’autre dimension, la quête d’une certitude objective mais également de ce qui donne sens à leur vie. Dans la réalité des chemins de vie et des émotions vécues, autant que des visions du monde défendues, dans les aléas de l’histoire et l’entre-deux des situations, les choses ne sont pas aussi cloisonnées qu’une certaine systématicité intellectuelle ne le donne à penser. Castel met en cause avec raison toute conception idolâtrique, intégriste et recluse d’une vérité possédée, toute confusion funeste entre la vérité et la compréhension partielle et située que nous pouvons en cultiver. Personne, du reste, n’a rien à gagner à la confusion des termes. Mais tout le monde a beaucoup à gagner, en revanche, à la prise en compte de la complexité des choses et des êtres.

D’un point de vue plus philosophique que strictement théologique, il faudrait certainement mieux valoriser et approfondir la spécificité irréductible du champ du raisonnable, de ce qui est pensé et donne sens, bien distinct du rationnel qui s’impose à nous. Depuis Kant, nous savons que la distinction entre « Verstand » et Vernunft » permet justement d’ouvrir la voie à une recherche intellectuelle bien distincte d’une doctrine trop assurée qui tranche de façon péremptoire, au profit d’une intelligence en acte et en chemin. Peut-être parfois par sauts et par gambades comme le voulait Montaigne. Intelligence qui ne renonce cependant pas à un projet de sagesse.

Par taquinerie envers l’excellent Jean-Pierre Castel, pourquoi ne pas citer un dernière fois Joseph Ratzinger : « si le platonisme donne une idée de la vérité, la foi chrétienne, elle, donne la vérité comme une voie ; c’est seulement en devenant une voie qu’elle est devenue la vérité de l’homme »[[26]](#footnote-27). A condition, sans doute, de rajouter, que l’aventure continue.

Dominique VIBRAC

1. Point de départ de la réflexion d’Ambroise GARDEIL*, Le donné révélé et la théologie*, Juvisy, Cerf, 2 éd., 1932. Un maître livre qui ouvre une voie. [↑](#footnote-ref-2)
2. Thème important et ancien de la théologie systématique : cf. Francisco MARIN-SOLA, *L'Evolution homogène du dogme catholique,* Fribourg, Editions Universitaires, 1924. D’une certaine façon il s’agit d’une méta-problématique qui traverse toute l’histoire de la théologie. On en trouve ainsi une nouvelle expression dans les controverses contemporaines autour de l’herméneutique de la continuité » dans la compréhension de Vatican II. (cf. BENOIT XVI et Kurt KOCH, Vatican II. L’herméneutique de la réforme, Parole et Silence, 2014). Une problématique analogue se trouve au cœur de la crise moderniste : Pierre COLLIN, *L’audace et le soupçon : la crise moderniste dans le catholicisme français (1893-1914),* Paris, Desclée de Brouwer, 1997. [↑](#footnote-ref-3)
3. Cf. Michel FOUCAULT*, Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 1966. [↑](#footnote-ref-4)
4. Charles WACKENHEIM, *Christianisme sans idéologie*, Paris, Gallimard, 1975. [↑](#footnote-ref-5)
5. Joseph RATZINGER, *La foi chrétienne hier at aujourd’hui*, Paris, Mame, 1976. [↑](#footnote-ref-6)
6. Alain BOYER, *Introduction à la lecture de Karl Popper,* presses de l’ENS, 1994 [↑](#footnote-ref-7)
7. Cf. par exemple Michel CLEVENOT, *Les hommes de la fraternité*, 12 volumes, Paris, Retz, 1981-1993. [↑](#footnote-ref-8)
8. Serge-Thomas BONINO, *Etudes thomasiennes*, Paris, Parole et Silence, 2018, 12. [↑](#footnote-ref-9)
9. Lucien LABERTHONNIERE, *Le réalisme chrétien et l’idéalisme grec*, rééd., Legare Street Press, 2022. [↑](#footnote-ref-10)
10. Henri BOUILLARD, *Conversion et grâce chez Saint Thomas d’Aquin. Etude historique*, Paris, Aubier, 1944 ; *Vérité du christianisme*, Paris, Desclée de Brouwer, 1989. [↑](#footnote-ref-11)
11. Cf. Michel CASTRO, « La rencontre de Thomas d’Aquin et la « nouvelle théologie », in *L’itinéraire théologique d’Henri Bouillard. De Thomas d’Aquin à Emmanuel Levinas*, Paris, Cerf, 2012. [↑](#footnote-ref-12)
12. Marcel DETIENNE*, Les maîtres de vérité en Grèce archaïque*, Paris, François Maspero, 1967. [↑](#footnote-ref-13)
13. Michel FOUCAULT*, Dits et écrits*, II, 1976-1988, Paris, Gallimard, 2001. [↑](#footnote-ref-14)
14. Bernard PIETTRE, « Vérité et sens » in *Sociedade de Estudios e PesquisaQualitativos,* 2005, 58. [↑](#footnote-ref-15)
15. Jean LADRIERE, « Science et vie », in *Revue Théologique de Louvain*, I, 2003, 5 [3-26]. [↑](#footnote-ref-16)
16. Castel développe de façon très intéressante cette intuition dans trois bonnes pages (pp. 234-236) même s’il ne la fait pas sienne. [↑](#footnote-ref-17)
17. Par exemple ce que dit Paul Ricoeur : l’ « esprit de vérité est de respecter la complexité des ordres de vérité, c’est l’aveu du pluriel » (Paul RICOEUR, « Vérité et mensonge » in *Esprit* nouvelle série 185, 12, 1951, 777 [753-778]). [↑](#footnote-ref-18)
18. Jean-Pierre CASTEL*, La violence monothéiste : mythe ou réalité*, Paris, L’Harmattan, 2017. [↑](#footnote-ref-19)
19. Bertrand de MARGERIE, *La liberté religieuse et le règne du Christ,* Paris, Cerf, 1988. Dans le cadre d’une défense du Concile contre Mgr Lefebvre et ses épigones, le Père de Margerie tente de justifier le caractère non-contradictoire de l’enseignement relatif à la liberté religieuse par rapport à l’enseignement plus ancien, mais au passage il permet aussi de voir comment l’affirmation de la liberté religieuse ne compromet pas la foi mais découle de ce qu’elle est. Un acte de liberté. [↑](#footnote-ref-20)
20. Claude GEFFRE, *Le christianisme au risque de l’interprétation*, Paris, Cerf, CogitatioFidei, 1983. [↑](#footnote-ref-21)
21. Jean-François SIX, *L’incroyance et la foi ne sont pas ce qu’on croit*, Paris, Centurion, 1979. [↑](#footnote-ref-22)
22. Régis DEBRAY*, Transmettre*, Paris, Odile Jacob, 1997. [↑](#footnote-ref-23)
23. Maurice SACHOT, *L’invention du Christ. Genèse d’une religion*, Paris, Odile Jacob, 1998. [↑](#footnote-ref-24)
24. Joseph DORE, *La grâce de croire*, Paris, Editions de l’Atelier, 2003. [↑](#footnote-ref-25)
25. Gabriel RINGLET, *Va où ton cœur te mène*, Paris, Albin Michel, 2021. [↑](#footnote-ref-26)
26. Joseph RATZINGER, *Foi chrétienne hier et aujourd’hui,* Paris, Mame, 1976, 51. [↑](#footnote-ref-27)